



Chronique balkanique : Les Balkans entre holisme et individualisme (I)

Arta Seiti | Chercheur, balkanologue.

Note préliminaire : Quelques idées clés qui constitueraient la colonne vertébrale de la grille d'analyse mise en œuvre dans cet article méritent d'être rappelées :

- La modernité est caractérisée par un renversement de valeurs, une affirmation de la primauté de l'individu érigée au rang de valeur ultime ; la modernité est envisagée comme valeur et non comme mode de production (Louis Dumont).
- Il existe une hybridation entre holisme et individualisme. Ainsi l'individualisme s'affirme comme évidence incontournable. En même temps, il est irrémédiablement hanté par son contraire.
- La société moderne devrait être analysée comme une combinaison entre valeurs individualistes et valeurs opposées du holisme. Il en résulte une hybridation de valeurs antagonistes.

Le traitement médiatique consacré aux Balkans est trop souvent subordonné à cette tyrannie de l'instant qui condamne nos sociétés démocratiques à privilégier l'écume conjoncturelle au détriment des courants profonds. Il est impossible d'analyser la manière dont les hommes – où qu'ils vivent – font société ou nation en restant « branché » sur le rythme incessant et heurté des flux de l'information continue qui incitent à la « réactivité » et inhibent la pensée critique. Il n'est que d'évoquer la période récente pour mesurer cet écueil.

Ainsi l'accord auquel ont consenti les dirigeants serbes et kosovares a pu être qualifié d'« historique » et ainsi érigé au rang d'une séquence d'apaisement rédempteur, rendue possible par la bienveillante sagacité d'une politique étrangère européenne vouée à l'idée de réconciliation. Nous avons montré ici qu'au-delà d'un maître mot scénarisé sur le modèle franco-allemand, le décryptage du réel appelait à un traitement des faits autrement plus nuancé.

De la même manière, l'entrée de la Croatie dans l'Union européenne et le désir d'intégration affiché de manière ostentatoire par la coalition au pouvoir en Serbie ont été présentés comme les étapes majeures d'une voie royale, conduisant à l'émancipation et à la pacification. Nous soulignerons ici que l'Union européenne, dont les valeurs conjuguent les droits de l'individu à ceux du marché renoue ainsi avec la tentation des grands récits téléologiques, à l'instar du fameux « sens de l'histoire », célébré naguère par certaines idéologies du XX^e siècle.

Soucieux de ne pas nous laisser enfermer dans une vision déterministe – fût-ce au nom des plus nobles considérations éthiques – il nous paraît utile d'observer ce qui est à l'œuvre au sein des sociétés considérées, plutôt que de les assujettir à un récit qui en ignorerait les rythmes et les spécificités.



Nous nous proposerons ici d'adopter à l'égard de cette posture génératrice de clichés et de raccourcis, une distance prudente et d'opter pour un questionnement méthodique, émancipé des péripéties du présent.

Qu'en est-il en effet de l'évolution générale des sociétés balkaniques depuis la désintégration du système soviétique et la dissolution de la Fédération yougoslave ?

Ont-elles fait leur entrée triomphale dans une modernité entendue dans le sens de la promotion d'un individualisme démocratique, affranchi des pesanteurs traditionnelles inhérentes aux systèmes de type holistes ?

Cette mutation a-t-elle eu lieu au même rythme et selon des modalités comparables dans les formations sociales constitutives de cette entité régionale ? Et de quoi la nation est-elle le nom aujourd'hui, après la période tumultueuse qui a vu la confrontation tragique des nationalismes ethniques ?

Cet accès à la modernité se confond-il avec l'intégration à une Union européenne dont le droit consacre et sanctuarise la primauté des droits de la personne ? Ou bien les conditions permettant d'analyser l'émergence de cette modernité se rapportent à des déterminations intrinsèques, inscrites dans l'histoire singulière de ces sociétés ?

N'y aurait-il pas quelque manichéisme à considérer que par une sorte d'opération magique les sociétés emprunteraient la trajectoire fléchée de la modernité en se délestant à jamais des fardeaux obscurs de l'héritage ?

Ces questions qui mobilisent un regard forgé par les sciences sociales sont en vérité décisives pour statuer sur les enjeux les plus essentiels, qui touchent à la stabilisation et à l'essor d'une région stratégique, dans un environnement international où les cartes sont en train de se redistribuer.

Quelques remarques pour une anthropologie de la modernité

Avant de scruter les évolutions perceptibles dans le champ des sociétés balkaniques, un premier rappel s'impose. L'avènement de la modernité a été rendu possible par un véritable renversement des valeurs, consacrant la primauté de l'individu au rang de valeur ultime, à l'instar d'une « religion de la personne », pour reprendre la formule d'Émile Durkheim.

Il en résulte une idée centrale qui positionne donc le mouvement constitutif de la modernité sur le terrain des valeurs, marqué sous le sceau d'une rupture avec les formes d'humanité dites « holistes », valorisant la totalité sociale et les relations statutaires entre individus. C'est cette discontinuité qu'un homme tel que Louis Dumont a souhaité explorer.

Cette proposition une fois posée mérite d'être complétée par un second élément tout aussi crucial. Certes, les sociétés humaines en quête d'un principe d'identité structurant se reconnaissent comme telles et se forgent une représentation collective qui les distingue des autres. Pourtant, force est de constater que les institutions d'une société s'expliquent aussi par l'emprunt, les appropriations de croyances et de pratiques, les phénomènes dits d'acculturation et d'interaction. La modernité ne saurait ainsi s'analyser comme un mouvement unifié, elle est le fruit de rencontres spécifiques qui l'exposent à des traits non modernes, non réductibles à un paradigme individualiste-égalitaire.

Nous retiendrons ici la combinaison observable de valeurs individualistes et holistes, ainsi que les variantes nationales où cette hybridation opère. Qui mieux que Dumont pourrait résumer pareille oscillation : « L'individualisme est d'une part tout puissant et de l'autre perpétuellement et irrémédiablement hanté par son contraire ».

Nous nous bornerons à souligner ici, et c'est un élément central pour le regard porté sur les sociétés balkaniques que si en effet l'individualisme caractérise la société moderne, il n'en résume pas la nature. Selon Dumont, le « fait massif » de la modernité réside dans la combinaison entre idées-valeurs-individualistes et valeurs opposées du holisme, exprimée par des « représentations hybrides » où coexistent l'*homo aequalis* et l'*homo hierarchicus*.

Le totalitarisme rejeton tardif de la modernité ?

À cette étape de notre développement, il convient d'introduire un élément essentiel qui a trait à la question du totalitarisme. Soulignons ici que le totalitarisme – entendu comme concept – s'agissant de la période communiste ne saurait s'appliquer à l'ensemble des États balkaniques. Ici aussi, la nuance s'impose pour caractériser les différents types systèmes relevant de la tyrannie moderne qui ont eu cours au XX^e siècle.

À bien observer à cet égard l'ancienne Fédération yougoslave et par voie de conséquence les États issus de son démembrement, convenons que le vocable de totalitarisme ne peut être valablement invoqué. Si le système titiste comportait indubitablement des caractéristiques autoritaires, rappelons qu'il constituait néanmoins – à l'époque des non-alignés – une variante par rapport au bloc soviétique. Le concept d'autogestion, très en vogue au cours des décennies 60 et 70, indiquait à cet égard une trajectoire distincte de la planification soviétique de type bureaucratique. Pour les tenants de cette troisième voie entre capitalisme et économie dirigée, un certain degré d'autonomie des unités de production était requis, impliquant la participation de l'ensemble des agents économiques et autorisant sous certaines conditions l'existence d'un espace de transactions marchandes.



De la même manière – la propriété sociale n'étant pas confondue dans l'optique autogestionnaire avec la propriété étatique des moyens de production – la propriété privée n'y était pas totalement bannie et l'on pouvait observer des formes de société civile, à la différence des pays du bloc soviétique marqués par une emprise totale du parti unique sur la société. Certes le pluripartisme et la démocratie parlementaire n'étaient pas pour autant à l'ordre du jour et la dissidence était réprimée en Yougoslavie, preuve que ce système en dépit de ses traits spécifiques demeurait profondément coercitif et autoritaire.

Cependant, tenant compte du fait que la Fédération yougoslave était parvenue à maintenir un certain équilibre entre les différentes nations constitutives de l'ensemble et que la société n'était pas imperméable aux influences de l'« ouest », il faut accepter – sans s'aveugler sur les tares du système yougoslave – qu'une telle configuration ne méritât pas d'être qualifiée explicitement de totalitaire.

Il n'en va évidemment pas de même pour ce qui concerne l'Albanie, qui, après avoir fait allégeance à Moscou se rallia à la Chine maoïste, sous la férule d'un authentique dictateur stalinien qui entraîna ce petit pays dans la voie de l'autarcie et dont le despotisme présentait les caractéristiques d'un système totalitaire.

Mais ce qui nous importe ici, c'est de considérer les relations entretenues par le totalitarisme et ses variantes avec la modernité. Sans reprendre de façon détaillée l'enquête concernant le phénomène totalitaire, mobilisant les appareils conceptuels de la philosophie politique et de l'anthropologie, il nous paraît essentiel de souligner ce point d'articulation, décisif pour la compréhension des processus contemporains.

Ici nous voulons reprendre le fil de la démonstration proposée cette fois-ci par Vincent Descombes, dans sa lecture attentive de Dumont. Son postulat repose sur la proximité entre tous les régimes modernes, qu'ils soient totalitaires ou non. Une telle démarche s'inscrit à l'évidence sur un registre totalement différent que celui pratiqué par la *doxa*, s'agissant des totalitarismes modernes.

Ainsi selon une dichotomie solidement établie, il conviendrait d'opposer les systèmes démocratiques garants des droits fondamentaux de la personne face au système totalitaires qui n'auraient de cesse de destituer le sujet humain de ses prérogatives individuelles et partant de sa dignité.

Implicitement, les totalitarismes se situeraient du côté du holisme face à un individualisme démocratique dont nos systèmes politiques occidentaux seraient les gardiens vigilants. Nous croyons nécessaire ici de recourir à une méthode contre-intuitive.

Nous ne prétendons pas ouvrir ici l'épais dossier consacré à l'interprétation du phénomène totalitaire ou aux controverses qui ont rythmé l'histoire récente de la philosophie politique, brillamment impulsées par Castoriadis, Lefort ou



Gauchet, au regard de la source arendtienne. Nous nous bornerons à indiquer que ces discussions ont notamment porté sur les rapports entre idéologie et religion, puisqu'il était en effet question de savoir si les totalitarismes pouvaient être définis comme des religions séculières.

Mais là où la philosophie politique – quelque soit la pertinence descriptive de son propos – entend dégager une essence du totalitarisme, l'anthropologie se propose de resituer concepts et expériences pour donner à voir la combinaison de tendances, souvent incompatibles qui sont à l'œuvre.

Dans le cas qui nous occupe, le programme – fondé sur une définition anthropologique de l'idéologie considérée par Dumont comme un « ensemble des idées et valeurs communes dans une société » – chercherait à rendre compte de son caractère contradictoire.

Il convient d'emblée de partir de la définition proposée par Descombes : « une société est totalitaire en ce qu'elle est totalement mobilisée, soumise à la levée en masse contre un adversaire que fixe l'idéologie ».

Pour autant, les révolutions totalitaires ne sont pas de simples embardées hors du développement démocratique, ni des régressions conduisant à la résurgence des formes archaïques de despotisme. La tâche qui échoit dès lors à la sociologie vise à analyser selon Dumont « la religion qui soutient l'État moderne dans la société industrielle ».

Ainsi, dans cette perspective, les sociétés modernes ne sont pas moins religieuses que les sociétés traditionnelles ou primitives, à l'instar de Durkheim considérant que ce que rend possible la société est bien « cette aptitude de la société à s'ériger en dieu ou à créer des dieux ». S'ajoute à cet élément central une seconde considération : en dépit de tout ce qui assurément différencie les États démocratiques des États totalitaires, ils possèdent néanmoins une nature commune ! Et Descombes, qui a concentré ses premiers efforts théoriques autour d'une anthropologie de la guerre, à l'instar de Cornélius Castoriadis, apporte ici une contribution éclairante : « Le système politique appelé totalitarisme n'est autre chose qu'une variante de l'état de guerre dans n'importe quel État moderne ».

Dans le sillage de Dumont, considérons le totalitarisme comme un régime hybride qui porterait à son paroxysme cette hybridation dans le but de restaurer la communauté holiste sur des prémisses individualistes.

On touche ici à un point particulièrement décisif et pour le coup original de cette démarche qui met à jour dans le totalitarisme – y compris dans ses variantes racistes – les traits authentiquement individualistes. De la même manière, il est un volontarisme exacerbé et exalté par la rhétorique officielle – repérable aussi bien dans le communisme que dans le nazisme – qui rattacherait le totalitarisme à l'idéologie individualiste.



Le totalitarisme qui ne serait dès lors qu'un « pseudo holisme » – pour reprendre la formulation de Dumont – s'inscrirait « dans les conséquences involontaires de l'égalitarisme ». Le nazisme procéderait ainsi de l'intensification du singularisme allemand pour arriver à une situation d'écrasement de la communauté par l'individualisme absolu de la race. De la même manière, le léninisme procéderait de l'exacerbation du romantisme révolutionnaire russe, donnant naissance à une sorte de volontarisme démiurgique, prétendant effectuer à marche forcée la transition, de l'autocratie tsariste au stade ultime du communisme.

Dans les deux cas, la même ambition d'empire universel est à l'œuvre et on sait dans le cas du communisme ce qu'il en a été de la force d'entraînement à l'échelle planétaire, de ce messianisme sécularisé.

Commentant le travail de Dumont et celui de Descombes, il faut donner ici la parole à Philippe de Lara : « Il reste que le totalitarisme n'est pas un thème secondaire pour l'anthropologie de la modernité, car l'hybridation, la rivalité des cultures et l'hybris de l'intensification que manifeste le totalitarisme ne sont jamais que la forme catastrophique du "fait massif" de la modernité ».

Le totalitarisme ne serait ici qu'un rejeton tardif de cette modernité et de l'idéologie individualiste qui lui est associée, dont il aurait poussée certaines potentialités jusqu'au paroxysme.

L'hypothèse de Dumont, même si elle est restée à l'état d'ébauche, ouvre une perspective extraordinairement stimulante pour les esprits désireux de s'affranchir des grilles de lecture essentialistes et *a fortiori* des lieux communs, distillés par les tenants d'un prêt à penser « philosophique », aussi sommaire que sentencieux, célébré par les chaînes de divertissement télévisé comme un supplément d'âme indiscutable.

À contre-courant des raccourcis et des déterminismes sommaires, ces éléments de réflexion, indispensables pour rendre intelligible le pseudo-holisme totalitaire, donnent la mesure d'une interaction qui continue d'opérer sous nos yeux dans une modernité placée sous le signe de la mondialisation. Ainsi l'opposition apparente entre holisme et individualisme perd de son intensité dès lors qu'en examine les déclinaisons, à la faveur des variantes nationales.

« À mesure qu'elle se répand sur le monde, la civilisation moderne voit la configuration individualiste dont elle est porteuse se modifier à la mesure même de ses conquêtes, par intégration de produits hybrides qui, d'une part facilitent son rayonnement et de l'autre l'altèrent profondément elle-même sous une apparence d'intensification, par mélange aveugle avec des contenus holistes ».

À suivre... (Tribune n° 461)